

Mais voici le mois d'août qui commence, et avec lui, les jours angoissants qui vont suivre; car l'Allemagne a déclaré la guerre à la France et la mobilisation générale, faite le 2 août avec tant d'enthousiasme, enlève à des milliers de foyers des fils chéris ou des chefs de famille, qui laissent les mères et les épouses en pleurs. La Principauté, si hospitalière aux étrangers, voit tous les Français, l'abandonner en masse, et gagner les trains qui les amèneront à leurs dépôts. Plus de carabiniers, à l'uniforme imposant; ils sont remplacés par des civils qui n'ont pour insignes de leurs nouvelles fonctions, qu'un brassard blanc et rouge, portant ces mots: **Force publique.**

Bientôt nous apprenons que le Prince Louis, héritier de la couronne des Grimaldi, a mis son épée au service de la France. Honneur à Lui et à notre chère Patrie! Que Dieu bénisse ce beau geste et qu'il ramène, couvert des lauriers de la victoire, notre noble Défenseur!

Les premiers combats sont livrés...
et, sous les balles ennemies, que de blessés
déjà tombent sur les champs de bataille!
Le Prince Albert, dont le cœur et la main,
sont si largement ouverts à l'infortune, a
fait transformer en ambulance, à ses frais,
l'Hôtel Alexandre de Monte-Carlo. Il est
prêt à recevoir ceux que la France voudra
bien lui confier.

Et parmi les dévouées infirmières volontaires
qui vont leur consacrer leurs soins, mentionnons
en première ligne, la jeune et gracieuse Princesse,
Mademoiselle de Valentinois, petite-fille
de notre bien-aimé Souverain. Accompagnée
de Mademoiselle Amaury, sa gouvernante, elle
multiplie aussi ses visites aux deux autres
ambulances de Riviera Palace et du Palais du
Soleil.

Notre Digne Mère S^t Justenien, toujours ingénieuse
dans son inlassable charité, avait, le jour
même de la déclaration de la guerre, offert
à son Excellence, le Ministre d'Etat, Monsieur
Flach, notre Etablissement et nos services, pour
les pauvres blessés.

Cette offre généreuse fut transmise au Prince qui, dans sa prudente sagesse, répondit que, n'étant pas habituées aux soins des malades, il valait mieux que nous continuions de nous dévouer à nos œuvres scolaires. Mais, en attendant cette décision, plusieurs de nos sœurs, pour se rendre plus aptes au rôle d'infirmières qui pouvait leur être assigné, suivirent avec empressement des leçons que leur donna volontiers ma

S^{te} S^{te} Isabelle, diplômée de la Croix-Rouge. Il n'était pas dans les desseins de Dieu qu'elles aient leur application. Un moment, il fut question, d'établir aussi une ambulance à Castellane; mais devant les difficultés que présenta cette organisation, l'on dut y renoncer.

Nos vacances furent donc employées à un autre genre de dévouement. Un comité formé sous la présidence de Monsieur Gasse et du Consul de France, Monsieur Viannès, recueillit des enfants pauvres, dont les pères étaient à la guerre, et l'Hotel de Coilton à Monte-Carlo,

fut gracieusement offert dans ce but, par son propriétaire. Une trentaine d'enfants au maximum, garçons et filles de 4 à 10 ans, y furent conduits bientôt par leurs mères, reconnaissantes de cet allègement apporté à leur lourde tâche. Mais, pour diriger tout ce petit monde, l'on s'aperçut bientôt qu'il fallait des mains exercées à ce travail d'abnégation, et Monsieur Caffé demanda à notre Digne Mère, l'aide des Dames de St. Maur. Comment refuser un tel service ? Notre Digne Mère aussitôt décida que deux d'entre nous iraient le matin, et deux autres l'après midi, se dévouer auprès de ces petites âmes. Deux Soeurs coadjutrices s'y rendirent également tous les soirs, pour y passer la nuit. Cet état de choses dura jusqu'à la seconde quinzaine de septembre, époque de notre retraite annuelle.

Mais là ne se borna pas notre dévouement : les "Soupes populaires" furent bientôt distribuées deux fois par jour aux familles nécessiteuses, et le nombre des rations

quotidiennes ne tarda pas à s'élever à 1400.
tant à la Condamine qu'au Pocher. Notre
Digne Mère confia cette charge d'abnégation
à quelques-unes de nos bonnes Sœurs coadjutrices
qui, à l'heure actuelle, la remplissent encore
avec une admirable constance, sans jamais
laisser soupçonner la moindre lassitude.

(cette partie des Annales n'étant rééditée qu'au mois d'août 1915)

Pendant ce temps, le barbare
envahisseur tentait de prendre racine sur
notre vieux sol français ; et devant les massa-
eres, les incendies et les ruines accumulées,
les populations des départements envahis
furent pressées de les évacuer, pour chercher
asile loin du théâtre de la guerre. Notre
bon Souverain ne pouvant rester insensible
à tant de malheurs, s'empressa d'offrir au
Gouvernement français une généreuse hospitalité
pour un certain nombre de Réfugiés. Le
1^{er} convoi arriva dans la Principauté, le
~~14~~ septembre, dans la matinée. L'ancien
Tribunal, situé près de notre belle Cathédrale,
fut affecté à ces pauvres exilés, et aménagé
par les soins du dévoué Directeur de cette

oeuvre de bienfaisance, Monsieur Imbert, dont le désintéressement et la paternelle sollicitude sont au-dessus de tout éloge. A ce dernier nom, vient naturellement s'ajouter celui d'un ami de la Maison, le si charitable Crésolier, Monsieur Auréglià, qui aime à répandre autour de lui les dons de sa prévoyante délicatesse, et de son coeur généreux. Que Dieu récompense au centuple ces dignes Bienfaiteurs ! Et le Cher Frère Félix qui leur est adjoint.

Mais dans cette oeuvre des Réfugiés, nous ne pouvons passer sous silence l'infatigable dévouement quotidien de nos Soeurs qui en furent chargées. Deux fois par jour, elles se rendaient, avec une continuité qui dure encore, au Restaurant Grandi, pour y servir les repas de midi et du soir, à près de deux cents Réfugiés. Ce Restaurant, attenant à l'ancien Tribunal, offrant par sa proximité, une commodité propre à ce service. Le fidèle ma S^r S^r Ignace qui, aidée de nos S^{rs} S^r Clément ou Frézals, et de deux Soeurs Coadjutrices, se dévoua tout entière à cette oeuvre ; se faisant la porte-voix, auprès de notre Digne Mère,

de toutes les doléances de tous et de chacun, elle chercha à leur adoucir la tristesse de leur exil, en ne les laissant manquer de rien. C'est alors que le cœur de notre bonne Mère, si naturellement enclin à s'éverser sur tout ce qui souffre, les dons de sa charité, trouva mille occasions et mille moyens de s'ouvrir en leur faveur. Sous son impulsion, la bonne Sœur Agnès déploiera ses talents culinaires, les assaisonnant à propos de sages conseils et de pieuses exhortations, et Sœur Elisabeth leur servira d'infirmière dans leurs petits maux journaliers. Mais, en se dévouant à la partie matérielle de leur charge, chacune de nos sœurs s'efforce surtout d'atteindre l'âme de ces pauvres Réfugiés, dont un certain nombre hélas! vivent éloignés du Bon Dieu. Espérons que leurs exemples de patiente abnégation et de si chrétienne charité, porteront un jour leurs fruits. Mentionnons en passant le retour forcé du premier groupe de notre colonne scolaire de Castellane, dont le

séjour à la montagne a été abrégé par la déclaration de la guerre. Partis dans la seconde quinzaine de juillet, ces enfants ont dû rentrer dans leurs familles, dès le 6 août. Elles étaient environ 24. Leur voyage s'est effectué en deux fois, à trois jours d'intervalle.

Les premiers jours de septembre nous ramènent une date bien chère à nos cœurs : celle du 5, fête de St. Laurent Justimien. Mais en cette année 1914, sous l'angoissante incertitude du déroulement de la bataille de la Marne, déjà commencée, nos lèvres ne savent que balbutier des vœux qui sont à l'unisson de ceux de notre bonne Mère : le salut de la France et de Paris menacé !

Rendons grâces à Dieu ! Le 12, le danger est conjuré... L'ennemi arrête sa marche en avant... Entre l'Oise et la Marne, la fuite prussienne est générale. Anglais et Français rivalisent de vaillance et ensemble se couvrent de gloire. Le 13, l'émotion pénètre jusqu'au fond de nos âmes, à la lecture du communiqué officiel, tout rempli d'espérance : « La situation

générale s'est complètement transformée.
Non seulement nos troupes ont arrêté la marche
des Allemands, mais ils reculent devant nous sur
presque tous les points. » Dieu soit béni ! Cette
victoire est incontestable. Les supplications qui
s'élevaient de tous les sanctuaires de Marie ont
été entendues et la France à genoux, peut
faire jaillir de son cœur l'hymne de la
reconnaissance. Honneur au Dieu des armées !
Honneur à Joffre notre Généralissime ! Honneur
à nos vaillants chefs et à nos héroïques
défenseurs !

Pendant ces journées mémorables, du
7 au 12, nous étions plongées dans les saints
exercices de la retraite annuelle, prêché par
le R. P. Marie-Amand, des Carmes de
Monte-Carlo. Sa parole fut ardente et persua-
sive. A la place de sa dernière confession,
le Prédicateur nous invita à faire en commun
le Chemin de la Croix, prenant lui-même
la parole, en suivant chaque station, avec le
groupe de la communauté. Après la cérémonie
de la clôture, on se réunit à la Salle de C^{te},
selon l'usage, pour remercier le Père, qui

nous parla aussi simplement qu'aimablement.

La fin de ce mois nous réservait une douloureuse surprise : La mort de ma f^{te} f^{te} Justine, qui s'est éteinte à Coulon, le 28 septembre, dans la même sci^{ence} ^{que celle} dont sa vie a porté l'empreinte.

Le souvenir de cette Vénérée Défunte doit être bien cher à notre Maison de Monaco : car, ayant participé à sa fondation, elle y a mené sa longue vie religieuse, laissant à toutes celles qui l'ont connue, de beaux exemples d'humilité, de charité, de douce modestie et d'obéissance parfaite à l'égard de ses Supérieures. Que cette belle âme repose en paix dans le Seigneur.

Le 30 septembre, a eu lieu la rentrée des Ecoles et le f^{te} ma f^{te} Edouard, nous amenant ma f^{te} f^{te} Sabine Vauquier, revenait à Monaco pour quelques jours à peine, puisque le 1^{er} suivant, cette bonne Sœur nous quittait définitivement, pour remplir à Cenote, la fonction de Maîtresse du nouveau Noviciat, dont elle allait être la première Mère. Que Dieu bénisse son zèle ardent et qu'Il féconde son apostolat.

La rentrée des Pensionnaires coïncida avec le départ de ma f. f. Edouard. La guerre, poursuivant ses ravages, diminua un peu le nombre de nos enfants, car plusieurs d'entre elles, ayant leurs frères mobilisés, durent rester auprès de leurs mères, pour adoucir le vide fait au foyer familial. Mais, le Bon Dieu nous ménagea dans sa bonté, d'autres élèves nouvelles, qui vinrent successivement s'adjoindre à nos anciennes. Et nos classes eurent bientôt leurs bureaux occupés.

Dans le mois de novembre, signalons la date du 11, si chère à la Principauté; c'est la fête du Prince Albert. Mais, cette année, le deuil est trop général, pour qu'aucune démonstration réjouissante puisse avoir lieu. La cathédrale seule verra sa belle cérémonie accoutumée, et les fidèles, s'y rendre en masse, pour mêler leurs prières aux accents harmonieux des choristes de sa Maîtrise, si justement renommée.

À la sortie de la Grand' Messe, les Réfugiés

ont eu la visite de Mademoiselle de Valentinov,
à laquelle une fillette, choisie dans l'une de
ces familles, adressa à la jeune Princesse,
ce gracieux ^{et délicat} sonnet, composé par ma fi-
lle Suzanne, le poète de la maison :

Puisque des tout petits la louange est parfaite,
J'ai mission de parler en ce beau jour de fête :
Puisse ma faible voix vous dire avec ardeur,
Nos respects, notre amour et nos vœux de bonheur.

N'êtes-vous pas pour nous l'Aimable Providence
Qui adoucit les maux et calme la souffrance..
Quand Monseigneur Louis combat pour nous venger,
Ici, le Prince Albert daigne nous protéger.

Ah! de tous les fleurons qui ornent sa couronne,
Le plus ^{cher} beau est celui d'où la bonté rayonne.
Qu'il soit béni du Ciel comme Il l'est de nos cœurs.

Profondément émus par la reconnaissance,
Nous bénissons aussi votre douce présence,
Tandis que l'Univers maudit les oppresseurs.

Mademoiselle de Valentinois y répondit en peu de mots, et déposa une petite frie dans la main de chaque enfant. Un repas de circonstance avait été préparé à cette occasion.

La retraite annuelle des élèves suivit de près leur congé trimestriel; elle commença le 17 au soir pour se terminer le 21, jour de la Présentation. Le Prédicateur fut le Père de Vauvert, de la Congrégation du St. Esprit, en résidence à Monaco, et qui a su attirer tout particulièrement l'attention des enfants.

Le 8 Décembre, une réception d'Enfants de Marie se fit en faveur de plusieurs élèves choisies dans la 1^{re} Classe du Pensionnat et de l'Externat. La cérémonie fut présidée par Monsieur l'Aumônier, Vicar Général de Monseigneur du Curé, dont la santé, hélas! le retenait encore éloigné de ce Diocèse, si cher à son cœur.

Le 22, toute la Communauté fut attristée par la nouvelle de la mort du neveu de notre bonne Assistante, M^{lle} Emile. Ayant contracté une maladie

sur le front, il expira à l'hôpital
après avoir eu la triste consolation de pouvoir
embrasser une dernière fois sa famille, appelé
à son chevet. Il laissait non seulement trois
petites filles, âgées de 5, 6 et 7 ans, mais
encore, un petit Michel, dont le berceau
s'était ouvert hélas! quinze jours avant la
tombe de ce brave défenseur de notre Patrie,
qui n'eut pas le bonheur de connaître
son fils!

Le 24, notre chère Sœur S^t Emile
accompagna nos Pensionnaires au-delà de Marseille
et obtint l'autorisation d'aller mêler ses pleurs
et ses regrets, à ceux de sa famille désolée.
La dépouille mortelle de son cher neveu
fut transportée dans le caveau de famille,
mais notre bonne Assistante n'eut pas la
consolation d'arriver à temps pour assister
aux obsèques, et entendre les discours élogieux
prononcés sur la tombe de ce héros du devoir.

Hélas! il ne fut pas le seul dans
les mois qui suivirent! Plusieurs de nos élèves
de la Maison eurent aussi de leurs neveux, au

nombre des victimes de la guerre. Saluons ces vaillants soldats, et en nous associant au deuil de leurs familles, donnons-leur surtout un pieux souvenir au pied du Calvaire.

Avant de terminer l'année 1914, mentionnons l'arrivée dans notre chère Communauté, de ma f. f. Firmin, qui avait dû évacuer Liège, très précipitamment. C'est le 6 novembre, que cette chère sœur est venue parmi nous, retrouver avec la sécurité, la religieuse consolation de pouvoir exercer son zèle auprès des enfants.

Nous ne pouvons non plus passer sous silence le départ pour l'année, du Père de Beaumont, Supérieur des Pères du St. Esprit, de la Résidence de Monaco. Dès le mois d'août, il fit le voyage de Paris pour solliciter la fonction d'Aumônier militaire, mais, à cette époque, le nombre en était déjà plus que suffisant aux yeux de l'autorité. Il dut donc revenir, attendant du Comte Albert de Mun, à qui il s'était adressé directement, une réponse favorable. Hélas!

ce fut la dernière nomination que fit cet éminent
château, cet illustre patriote, ce grand chrétien,
avant d'être appelé subitement devant Dieu,
dans la nuit du 6 octobre.

Le Père de Beaumont se rendit immédiatement
à Paris, dès qu'il eut connaissance de l'acceptation
de sa demande. Il était heureux de prouver à
son pays que sous l'étiquette religieuse, le cœur
ne cesse pas d'être français. C'est de cette
époque que date le début de sa vie de
dévouement à ses chers soldats, sur